

. Il  
de

ol-

## UNE PERLE RARE

**P**ENRHYN. Un atoll. Un autre. Perdu dans l'immensité bleue de l'Océan Pacifique. Un anneau de sable de quinze kilomètres de diamètre. Coiffé de milliers de cocotiers, d'arbres de fer et de "miki miki", ces buissons verts aux mille branches qui réussissent même à pousser des racines dans de l'eau salée. Un immense lagon, aux mille teintes de bleu, comme un saphir. Un lagon connu dans tout le Pacifique pour la qualité de ses perles.

Quelques huit cents Polynésiens s'accrochent à cette couronne à peine émergée. A cet environnement parmi les plus fragiles de notre monde.

Imagine donc : place-toi sur le point le plus haut de l'atoll. Cet amas de corail à l'extrémité d'un îlot. Face à la houle éternelle qui se brise sur le récif-barrière.

Maintenant, regarde vers ta droite. L'océan, huit mille kilomètres d'océan jusqu'en Amérique du Sud.

Regarde vers ta gauche : sept mille kilomètres d'océan jusqu'en Australie.

Regarde devant toi et il n'y a que les neuf mille kilomètres d'eau salée jusqu'aux glaces du détroit de Bering.

Regarde derrière toi pour ne pas apercevoir la banquise australe à cinq mille kilomètres au Sud.

C'est maintenant que tu te rends compte de ce qu'est l'isolement... le vrai.

Alors, baisse les yeux et contemple les quelques morceaux de corail grisâtre qui te permettent de te tenir debout ainsi au centre du plus grand des océans.

Un grand frisson te parcourt le dos.

Car tu réalises que ces quelques coraux ne se trouvent que trois mètres au-dessus du niveau de la mer... Cette mer qui les a posés là. Et qui peut les enlever à chaque instant. Un grand cyclone, un tremblement de terre en Alaska, au Chili ou au Japon. Un météorite qui tombe dans la mer. Une éruption volcanique sous-marine. Chacun peut générer une onde qui déferlera sur l'atoll, emportant tout, mais vraiment tout. Dans une heure ou dans dix mille ans. C'est arrivé en 1902 à un atoll voisin. Il n'y eut aucun survivant.

Alors, qui ose prétendre que des gars comme moi qui s'évadent vers ces îles sont des faux-jetons qui n'ont pas le courage d'affronter la vie ? Vivre ici est l'ultime casino. La Grande Roulette russe.

Mais le goût du risque n'est-il pas l'épice de la vie ?

J'avais passé la nuit à la cape. Je savais que l'atoll était à une dizaine de kilomètres au vent. Je faisais confiance au soleil et aux étoiles pour me guider. Mais je trichais un peu aussi. J'avais bien vu les oiseaux de mer voler en cette direction au crépuscule. Un atoll ne se voit pas de loin. Les plus hauts cocotiers font une vingtaine de mètres. On l'aperçoit à sept ou huit kilomètres, oui, mais avec de bons yeux.

La nuit fut belle et calme et je dormis bien. A 5 heures du matin, je hissay le foc et l'artimon et bloquai la barre au plus près. Les cocotiers apparurent avec le lever du soleil, juste lorsque je remontai de la cabine avec ma deuxième grande tasse de café. Une heure plus tard, je me présentai devant la passe. Quatre petites embarcations m'y attendaient. Mon arrivée était un événement. Une rupture de la routine.

La goélette de Rarotonga ne dessert l'île que deux fois par an. Et encore. Uniquement s'il y a assez de coprah sur le quai des trois îles du groupe du Nord pour justifier le voyage. Si plus de quatre yachts touchent l'atoll au cours de l'année, c'est exceptionnel.

Le chef de l'île monta à bord pour me piloter dans la passe et le chenal qui zigzague entre les patates de corail jusqu'au quai. Là, la population nous attendait. Les jeunes se pressaient pour bien voir qui arrivait, surtout les jeunes *vahine* (femmes), car les autres embarcations avaient déjà annoncé un navigateur solitaire. Le voilier fut amarré au petit quai d'Omaka, le village principal. Un grand homme, torse nu, collé d'une casquette, me serra la main. Gauche. Le bras droit lui manquait.

Il me tint un petit discours, un grand sourire aux lèvres :

« La loi des îles Cook décrète qu'il est interdit de toucher Tongareva (Penrhyn en Maori) sans permis délivré par le gouvernement. Mais en cas de force majeure, nous pouvons faire exception. Rarotonga est loin, à mille deux cents kilomètres d'ici. Si nous t'envoyons y chercher une autorisation, tu ne reviendras jamais. Mais nous voyons que tu es seul. Tu n'as pas de *vahine*. Voilà une vraie urgence. donc tu peux rester le temps que tu veux... Célébrons cela. Tu as quelque chose à boire ? »

Il y a toujours une caisse de rhum au fond de la cale pour célébrer ce genre d'urgence.

Une semaine me fut nécessaire pour m'intégrer à cette petite communauté oubliée du monde. Comme dans beaucoup de ces îles, il y a un surplus de femmes. Les jeunes hommes partent chercher fortune dans les métropoles de Nouvelle-Zélande ou d'Australie. Rares sont les retours. Un groupe de *vahine* était toujours assis près du voilier. Pas trop près pour m'importuner, mais assez près pour tout observer. Elles avaient étalé un *peue*, un tapis en pandanus tressé, sous l'arbre à pain face au quai. Elles tressaient les magnifiques cha-peaux de "niau" blanc qui font la réputation de l'île. Elles



pouffaient de rire en se cachant la bouche de la main, un geste typique de toute la vaste Polynésie. J'étais trop loin pour entendre la conversation. Mais, familier de ces dames, je pouvais deviner la teneur des propos tenus. Elles m'examinaient sous toutes les coutures. Toutes.

Leurs longs cheveux étaient retenus par des peignes en métal brillant. Les femmes des autres atolls portent des peignes en écaille de tortue ou en plastique imitant cette écaille. Mais ici, à Penthyn, un bombardier B 24 "Liberator" s'était abîmé à l'atterrissage lors de la Seconde Guerre mondiale. L'épave est toujours couchée sur la plage, là-bas, les moteurs arrachés gisant entre les cocotiers. Les habitants eurent vite fait de trouver usage pour le "duratumin" du fuselage et des ailes.

Plusieurs fois par jour, un petit groupe de femmes approchait le voilier et, timidement, demandait à descendre dans la cabine. Mon bateau était vite devenu très populaire. La porte des toilettes est ornée d'un grand miroir qui fait toute sa hauteur. L'atoll n'avait pas de tel miroir et c'était la première fois que ses habitants pouvaient s'admirer des pieds à la tête. C'était attendrissant d'observer les réactions que cette première vision complète suscitait. Surtout chez les dames plus âgées. Mais je les laissais bien vite faire leur bilan seules. Je ne suis pas un voyeur.

Selon l'usage, une famille m'adopta. Le vieux Williams et ses deux filles. Je prendrai par la suite presque tous mes repas avec eux. Nous les hommes en premiers, servis par les femmes, selon la coutume. En échange, je puisais dans les stocks du voilier, une bonne bouteille en sus de temps en temps.

Tioni, l'infirmier, se lia aussi d'amitié avec moi. Il me proposa de stocker ma bière. Le réfrigérateur à pétrole de l'infirmierie était l'unique de l'atoll. Les rares antibiotiques furent serrés dans un coin pour faire de la place. En échange, il sollicitait des parties d'échecs dont il était avide.

C'est lors d'interminables parties qu'il me conta les mille et une petites histoires qui constituent le tissu de ces micro-sociétés aux traditions orales.

Il m'expliqua aussi comment le gendarme perdit son bras. Je lui avais posé la question pour savoir quel type de requin avait pu causer de tels dégâts :

« Ce n'est pas un squalo ! Notre gendarme s'appelle Manu. Il est l'aîné de la famille qui habite la maison en dur à côté du temple. Après qu'il eut terminé l'école avec d'excellentes notes, la famille décida de l'envoyer en Nouvelle-Zélande. Pour y chercher un travail rémunérateur. Un avenir. Et aussi pour qu'il puisse ainsi envoyer de temps en temps un peu d'argent à la famille.

« Mettre de côté assez de fonds pour acheter un passage représente des années d'économies. Des tonnes de coprah. Des centaines de chapeaux. Mais toute la famille s'unit et Manu put nous quitter à l'âge de dix neuf ans, par la Manuval, la goélette de Rarotonga. Bien sûr, toute la population essuya ses larmes, comme à chaque départ, car les succès sont rares. Les retours encore plus.

« Plusieurs bateaux et quelques mois plus tard, Manu arriva à Auckland et s'installe chez un oncle. Ce qui est normal pour nous Polynésiens avec notre sens de la famille très développé. Quelques semaines plus tard, il trouve un emploi dans une usine de pièces pour automobiles. Dans l'atelier de galvanisation. Le contremaître explique le travail : prendre les pièces apportées sur un chariot avec une grande pince, les tremper dans le grand bac devant lui. Puis les poser sur un autre chariot, à sa droite. C'est tout. C'est simple ! Manu fait son travail consciencieusement toute la journée. Heureux. Heureux d'avoir pu trouver un emploi. Heureux de savoir qu'il pourra aider sa famille. Qu'elle pourra acheter les quelques petites choses qui font la différence entre la vie et la survie.

« Le soir, juste avant l'arrêt du travail, Manu a un moment d'inattention. Une pièce lui échappe et tombe au fond du bac. Il se penche pour l'attraper avec sa main. Le liquide paraît brûlant. Il insiste. Il doit récupérer la pièce. Mais il n'y



arrive pas. Il se relève et regarde son bras. Il a disparu. Dissout par la soude caustique. Les autres ouvriers éclatent tous de rire... »

Un frisson me parcourut le dos. Ce n'était pas la première histoire de ce genre que j'entendais. Comment un jeune homme qui grandit dans un paradis où la chose la plus corrosive est le jus de citron, pourrait-il imaginer des horreurs telles qu'acides, gaz ou autres monstruosités chimiques ? - « Il doit être très amer envers le monde des Blancs. » osais-je.

- « Non, non. Il passa plusieurs mois à l'hôpital. Ensuite, il revint à Penrhyn avec un bras en moins. Mais avec une petite pension. La joie de la famille de le revoir fut immense. Qu'il manque un bras n'a pas d'importance. Il est revenu. Voilà l'important. Et sa petite pension est beaucoup ici où il n'y a presque rien. Il est heureux. Il a une belle famille. Il est un homme respecté... Mais surtout, il est rentré. Il n'a pas disparu dans l'anonymat des faubourgs ouvriers d'une grande ville... Il n'a pas eu le temps de perdre son sourire... Son respect pour les autres... Ses qualités communautaires... Celles qui rendent notre société si agréable à vivre... Il n'a pas eu le temps d'être teinté par l'égoïsme de la société de consommation... Il est notre rescapé à nous. Nous en sommes fiers. »

Mon infirmier était aussi philosophe.

Après avoir été plusieurs fois humilié aux échecs, je lui offris de réparer sa pompe à eau. J'avais pitié du vieil homme qui passait chaque matinée à actionner une antiquité pour faire monter quelques centaines de litres de la citerne à la cuve sur le toit de l'infirmierie. Un examen rapide révéla que les coupelles de cuir des pistons avaient disparu par usure depuis des années. Ma cabine arrière, aménagée en atelier, contenait justement quelques morceaux de cuir utilisés habituellement pour couvrir les mâchoires de la bôme aurique. En moins d'une heure, ils furent transformés en deux magnifiques coupelles de pompe. Le vieux ne me le

pardonna jamais. Il avait toujours été payé pour quatre heures de travail par jour. Depuis, une heure tous les deux jours suffisait.

Mais l'information fit le tour de l'île. Le célibataire était aussi mécanicien. L'on vint me chercher de partout. Réparation de machines à coudre, dont certaines étaient de très anciens modèles avec des fuseaux à la place de bobines. De moteurs hors-bord, tous aussi anciens. Et étrangement, de beaucoup de pendules coucou. Oui, le modèle petit chalet suisse avec l'oiseau qui sort en faisant "coucou, coucou". Ces horloges arrivaient par les bateaux de pêches coréens, qui les échangeaient contre des perles. Un examen minucieux de ces pendules révéla qu'elles étaient des imitations fabriquées en Corée. Et avaient toutes un petit défaut. Un engrenage mal estampillé, un mouvement voilé, un chalet fêlé, un pendule tordu. Ainsi, les Coréens achetaient ces horloges au rebut, pour quelques dollars au plus. Mais ils les échangeaient ensuite pour de vraies, de magnifiques perles. Voilà commerce bien plus lucratif que la pêche. J'en avisai notre gendarme manchot.

L'atoll était en effervescence. L'anniversaire de la reine (d'Angleterre, bien sûr) approchait. L'instituteur me pria de lui prêter le pavillon du voilier. Les écoliers en avaient besoin pour leur fête.

Quelle célébration grandiose ce fut. La reine aurait dû être là. La journée commença au Temple avec de magnifiques *Lite*, ces chants si aigus que les femmes qui les chantaient doivent se boucher les oreilles contre la douleur. Comme dans toutes les églises des îles, les gosses couraient librement. Deux chiens se prélassaient dans l'allée centrale. Quelques bébés dormaient sur des "peut" posés par terre. Les femmes, vêtues de blanc, portaient fièrement leurs grands chapeaux. Et étrangement, l'on sent Dieu tout près de soi pendant les chants si harmonieux de ce peuple oublié du monde. Le service religieux se termina bien sûr par un puissant "*God save the Queen*". Puis tout le monde se déplaça vers une grande pelouse, au bord du lagon, de l'autre côté du village.



Installés sur un immense "peuc", nous attendîmes le spectacle. Il ne tarda pas. Les écoliers arrivèrent en "more", (jupes de pandanus) et se lancèrent dans des tamure effrénés, à la cadence des tambours de bois.

Le spectacle était vraiment de qualité, surtout pour une petite communauté isolée comme celle-ci. La population observait mes réactions. J'étais le seul spectateur étranger, ainsi mon opinion était celle de tout le monde extérieur. J'applaudissais et riais donc avec enthousiasme à la grande joie de la foule.

Après les danses et les chants, quatre groupes de jeunes firent leur entrée sur la pelouse. Le premier, précédé de l'*Union-Jack*, le drapeau britannique. Le second, du drapeau américain de mon voilier. Le troisième, d'un drapeau rouge. La Russie. Et le dernier, d'une... grande croix gammée dessinée sur un linge blanc. L'Allemagne, pour sûr.

Ces quatre "pays" se livrèrent à des simulacres de combats maoris très impressionnants, avec de longs bâtons et des sagaies en bois de fer. Ces jeux paraissaient très dangereux mais la dextérité exceptionnelle des jeunes était étonnante. Tout se passa bien et la foule était en extase. Le camp britannique fut déclaré vainqueur. Sa Majesté la reine oblige.

La fête se termina par un grand *tamar'a*, un grand festin préparé depuis plusieurs jours dans un grand four creusé dans le sol. Deux cochons avaient été sacrifiés pour l'occasion et la population se régalaît. Rares étaient les occasions de manger de la viande.

Je profitai du repas pour m'approcher discrètement de l'instituteur :

- « Hm... Il y a une petite erreur avec le drapeau allemand. »  
- « Pourquoi ? »

- « C'est le drapeau d'Hitler, cette croix gammée. Il est parti il y a quarante ans. Le drapeau a changé. »

Il m'écouta patiemment. Puis se leva pour partir vers l'école. Visiblement vexé. Il revint, un livre de géographie à la main. Il s'assit à côté de moi et me montra le drapeau avec sa belle croix gammée sur une page. Je pris le livre et l'examinai. Il datait de 1938. C'était écrit, comme la bible, et moi

je n'avais que mes paroles. Et puis ni l'instituteur, ni la population n'avaient jamais entendu parler d'Hitler. La guerre pour eux, c'est quelques américains qui sont venus construire une piste d'aviation et une dizaine d'avions qui ont atterri et sont repartis. Un s'est écrasé mais personne ne fut blessé, tout le monde s'était bien amusé. C'est tout. Tant mieux pour eux.

Je m'excusai pour mon "erreur".

« Oui, la croix gammée est juste. J'ai dû confondre avec un autre pays. »

L'instituteur souriait à nouveau. C'était cela l'important.

Quelques jours plus tard, un grand bateau de pêche se présenta devant la passe et la franchit comme un habitué.

Il frappa les amarres à l'arrière de mon voilier. C'était un thonier coréen. Le *Dendai Lee n° 127* enregistré à Pusan.

Si nous nous étions croisé en mer, je l'aurais senti avant de le voir. Comme avec les baleines. Car une odeur épouvantable s'échappait de cet amalgame de coque rouillée, de cordages, de flotteurs en verre et plastique et de tonnes de filets. Il paraissait aussi nauséabond que son odeur. De maigres crabatures arrivaient à se faufiler dans ce capharnaüm d'équipement et de saleté. Tous en slip. La température à l'intérieur de ce navire conçu pour des climats plus froids devait être infernale. Tous étaient aussi sales que leur embarcation.

Sur le quai, notre gendarme braillait son discours expliquant l'interdiction d'accoster dans l'île. Personne n'écouloit, surtout pas le capitaine coréen qui descendait la passerelle.

Le discours n'est au fond qu'une cérémonie pour satisfaire aux lois d'une administration lointaine. Ces trocs sont vitaux pour la survie de ces communautés isolées. Même le gendarme tenait une bouteille à moitié pleine de perles dans sa main. Pour faire du commerce. De toutes les maisons, les habitants arrivaient, des perles ou des chapeaux à la main.

Une table et deux chaises furent installées sur le quai pour le négoce du capitaine, un petit asiatique totalement chauve,



tellement gros qu'il était presque rond. Des petites jambes arrivèrent à supporter tout cela. Chaque mouvement le faisait transpirer. Il souffrait aussi mauvais que son navire.

Il n'usait. Les habitants commencèrent à montrer, un par un, les perles ou les chapeaux qu'ils désiraient échanger contre des vivres, des articles de pêche ou des marchandises.

Après avoir minutieusement inspecté les perles étalées dans une assiette au milieu de la table, il grogna comme un animal, puis ce fut au tour du suivant. La majorité des perles offertes était du genre "pipi", une perle jaune aux reflets or, qui provient de petites huîtres en abondance dans le lagon. Quelques perles noires, issues de grosses nacres grises, étaient parfois parmi les lots. Celles-ci étaient petites et baroques, c'est à dire irrégulières et non pas rondes. Or, comme il n'y avait pas de ferme perlière dur l'île, toutes ces perles étaient naturelles, donc de grande valeur.

Le jeu psychologique du Coréen était fascinant à observer. Il traitait les Polynésiens avec hargne. Faisant semblant de dédaigner la marchandise offerte. Les faisait attendre. Se moquait des perles proposées, comme si elles étaient sans valeur. Il savait très bien que le temps jouait en sa faveur. Que ces personnes, perdues sur leur anneau de corail, attendaient avec impatience les sacs de riz et les caisses de conserves posés à côté de lui, en évidence. Ces marchandises signifiaient une rupture de la monotonie habituelle. La possibilité de manger autre chose que du poisson séché, du "uru", du poisson cuit, du poisson frit, quelques bananes et de la pulpe de noix de coco. Il savait tout cela. Et il prenait son temps.

Le dernier Polynésien à présenter sa marchandise était un homme d'allure très distinguée. Grand, digne, mince, les cheveux grisonnants, un short blanc impeccable. L'antipode même du capitaine.

Dans ses mains se trouvait une grande demi-nacre qu'il tenait délicatement. Il la posa sur la table devant le capitaine. Les yeux de l'Asiatique devinrent alors tout ronds. Il se pencha en avant, se leva même, pour mieux voir. La nacre était garnie de coton. Et sur le coton était posée une superbe

perle noire. Une perle exceptionnelle. Au moins seize millimètres de diamètre. Magnifique. Avec des teintes grisâtres, presque métalliques mais aussi des reflets bleus et verts. Le rond était parfait. L'image se reflétait, claire comme dans un miroir, preuve de la perle naturelle.

Dans cette nacre se trouvait vraiment un joyau exceptionnel. Une perle rare. Un vrai trésor.

Le capitaine en perdit son souffle. Il devint tout rouge. Son cerveau chauffait à calculer les bénéfices possibles.

Il gueula un ordre en direction du bateau. Un grand marin maigre, en caleçon, accourut avec une bouteille de whisky japonais. Le capitaine lui arracha la bouteille des mains et la posa sèchement sur la table. Puis, il fit signe au Polynésien de s'asseoir.

La négociation commença ainsi à la tombée de la nuit. Les femmes apportèrent les lampes à pétrole. Des *peue* furent placés à une certaine distance autour de la table. Tout le monde, femmes, hommes, bébés et chiens y prirent place en silence. Pour la longue veillée. Pour bien observer les négociateurs. Pour ne rien manquer du spectacle. Un chapitre de l'histoire de l'atoll.

Le capitaine offrait de grandes rasades de whisky à son interlocuteur. La bouteille se vidait rapidement. Les offres pour la perle se multipliaient. Un grand radio-cassette fut ajouté au tas de marchandises. La capitaine faisait rouler la perle dans le coton avec son gros doigt. Il l'examinait de tous les côtés avec de petites lunettes rondes apportées par le marin en caleçon. Mais chaque fois qu'il voulait la prendre en main, le Polynésien lui tapait sur les doigts :

- « Achète d'abord. Après tu pourras la prendre. »

Et la négociation continua. Le whisky continua à couler. Une deuxième bouteille fut ouverte. Le marin apporta même cinq pendules cou-cou aux grands rires de la population. Le marin rajoutait au tas de plus en plus de demrées. Ce qui engendra une discussion violente entre l'équipage et le capitaine. Celui-ci bradait maintenant les réserves du bord. Un grand coup de gueule et la promesse de filer droit sur Tahiti pour restocker le navire rétablit le calme.



C'est vers quatre heures du matin, lorsque la constellation d'Orion commença à être visible à l'horizon, que le marché fut conclu : quinze sacs de riz. La radio-cassette. Un fût d'huile végétale. Six sacs de sucre. Six caisses de *corned beef*. Un fût de pétrole. Une caisse de soyou. Deux caisses de lychees. Deux sacs d'oignons. Huit sacs de farine. Trois caisses de whisky. Et six rouleaux de tissu *pareu*.

Le thonier quitta le quai à l'aube et tout le village s'en fut dormir. Je ne me réveillais que le soir. Le village était de nouveau en effervescence. Une immense table avait été dressée devant le temple. Les filles la décoraient avec des *niau*, les feuilles de cocotiers.

Mon infirmier m'expliqua :

- « Nous faisons un grand festin pour célébrer la vente de la perle noire. Tu es aussi invité. Apporte une ou deux bouteilles. »

- « Mais tous les vivres vont y passer. »

- « Oui. Mais nous sommes une communauté. La perle était un peu à tout le monde. Au fond, à toi aussi, puisque tu es américain » dit-il avec un sourire. Il me regarda avec un drôle de sourire et partit en riant.

Ce fut la grande bouffe. Mais avec de la nourriture importée. Des immenses plats de riz frit. Des "*poe*" préparées avec le sucre. Le *corned-beef* frit avec les oignons. Du *whisky* à gogo. Une petite orgie sur atoll. Les guitares et les tambours apparurent bientôt. Les chants et les danses devinrent de plus en plus rapides. De plus en plus osés. La vraie brinque. Jusqu'à l'aube.

Je dois avouer que le lendemain je n'étais pas seul à mon réveil.

Il fallut bien deux jours à l'atoll pour récupérer. Deux jours paisibles.

Mais une femme m'observait toujours. A distance. Lorsque je me retournais, elle s'arrêtait et me souriait. Si je montais sur le voilier, elle restait assise sur le quai et regardait le bateau sans arrêt. Un peu agacé, je partis consulter mon infirmier :

- « Pourquoi cette femme me suit-elle toujours ? »

- « Parce qu'elle veut de toi. Tu lui plais. »

- « Je veux bien, mais celle-ci a quarante ans ! »

- « Elle n'a pas quarante ans. C'est Stella. Elle en a vingt-quatre. Vois-tu, les filles dans nos atolls vieillissent très vite. C'est le manque de vitamines. Surtout la vitamine C. Il n'y a presque pas de fruits qui puissent pousser dans ce sol calcaire. Les rares réserves de vitamines qu'elles ont pu accumuler sont épuisées après le premier allaitement. Une maternité transforme d'un coup une jeune fille en femme âgée... »

- « Mais le gouvernement de Rarotonga ne peut-il envoyer des pilules de vitamines ? »

- « Oui, il pourrait. Mais il envoie des oranges avec chaque goélette. Une petite caisse avec peut-être trente oranges, tous les six mois et encore. Pour huit cents personnes. Ainsi nous les réservons pour les bébés. Tu sais, nous sommes loin. Et vite oubliés. »

- « Pauvres filles. »

- « Oui. Et elles le savent. C'est pourquoi elles veulent quitter l'atoll avant qu'il ne soit trop tard. C'est pourquoi Stella te court après. »

De retour au voilier, j'appelai Stella qui m'observait encore de loin. Elle vint vers moi timidement. Je l'invitai à bord. Elle resta assise sur le rouf pendant que je démontais mon placard à pharmacie pour trouver toutes les vitamines du bord. Je lui promis aussi un passage à Rarotonga si elle m'apportait la permission écrite de sa famille.

Je venais de la renvoyer chez elle lorsque le bateau de pêche coréen, le même qui avait acheté la perle, entra dans la passe à plein régime. En quelques minutes, il fut le long du quai, arrachant presque ma bôme d'artimon lors de sa manœuvre brusque.

Manu le gendarme accourut faire son discours. Il n'en eut pas le temps. Le capitaine avait déjà sauté sur le quai et l'attrapa à la gorge :

- « Où est le vendeur de perle ? Où est-il ? Je veux le voir ! »

Il hurlait et secouait énergiquement le gendarme manchot. D'autres Polynésiens accoururent pour séparer les deux hommes. Le capitaine hurlait maintenant comme un cochon qu'on égorge. Les marins coréens ne bougeaient pas du bateau. Ils avaient l'air de se cacher derrière les filets. Terrifiés. Ça avait dû barder dur à bord. Il fallut ficeler le capitaine pour le calmer.

Attaché comme un gigot, il gueula alors en coréen. Un matelot apporta timidement une petite boîte en bois sculptée. Manu l'ouvrit. Dedans était le coton. La perle était posée dessus. Elle commençait à rouiller.

Les habitants de Penrhyn avaient démonté le roulement à bille d'un des moteurs du "Liberator" écrasé en bout de piste. Un joint d'huile parfait l'avait conservé comme neuf pendant quarante ans.